

APTAR

CYCLE SHAKESPEARE

CORIOLAN

Wladimir Yordanoff (Coriolan) et Nada Strancar (Volumnia) dans la mise en scène de Christian Schiaretti

Samedi 25 février 23 de 10h à 12h
par zoom

Avec la participation exceptionnelle de Christian SCHIARETTI
et l'aimable autorisation de Jean-Michel Déprats pour la traduction française

Micro-lectures :

Dominique GOY-BLANQUET, professeur des Universités
ancienne présidente de la Société Française SHAKESPEARE :
choix et établissement des extraits et micro-lectures, iconographie.

Conception du dossier :

Françoise GOMEZ, ancien professeur de CPGE Lettres-Théâtre,
présidente de l'Académie Populaire du Théâtre et des Arts du Récit (APTAR).

PERSONNAGES

CAIUS MARTIUS, appelé par la suite Caius Martius CORIOLAN
MÉNÉNIUS AGRIPPA, ami de Coriolan
TITUS LARTIUS
COMINIUS généraux.

} patriciens de Rome

VOLUMNIA, mère de Coriolan.

VIRGILIA, épouse de Coriolan.

UN JEUNE GARÇON, également appelé le JEUNE MARTIUS, son fils.

VALÉRIA, chaste dame romaine, amie de Virgilia.

SICINIUS VELUTUS

et JUNIUS BRUTUS, tribuns du peuple romain.

DES CITOYENS de Rome.

SOLDATS de l'armée romaine.

TULLUS AUFIDIUS, général de l'armée volsque.

Son LIEUTENANT.

Ses SERVITEURS.

DES CONSPIRATEURS ligüés avec Aufidius.

DES SEIGNEURS volsques.

DES CITOYENS volsques.

SOLDATS de l'armée volsque.

ADRIEN, un Volsque.

NICANOR, un Romain.

UN HÉRAUT romain.

MESSAGERS.

ÉDILES.

UNE DAME D'HONNEUR, UN HUISSIER, DES SÉNATEURS ET DES NOBLES ROMAINS ET
VOLSQUES, DES CAPITAINES DE L'ARMÉE ROMAINE, DES OFFICIERS, DES LICTEURS.

La scène est à Rome, à Corioles et à Antium.

Académie populaire du théâtre et des arts du récit . RNA W751252848 . SIREN 901170209

CERCLES DE LECTURE – CYCLE SHAKESPEARE

Coriolan

Site dédié : <https://www.theatre-a-la-maison.com>

MACRO-LECTURES

EXTRAITS EN DIALOGUE

En italiques : distribution pour différentes séries de voix

1. PREMIER EXTRAIT

ACTE I, SCÈNE 1



L'action se passe aux débuts de la république romaine, en 493 avant J.C. Des émeutes de la faim déchirent la ville...

Acte I, scène 1 1047

MÉNÉNIUS

Croyez-moi, mes amis, les patriciens ont pour vous
La plus charitable sollicitude. Quant à vos besoins,
Vos souffrances dans cette disette, autant
Frapper le ciel de vos bâtons que les lever
Contre l'État romain, qui poursuivra sa marche
Dans la direction prise : broyant dix mille freins
Plus fermement noués que ceux que vous pourrez
Jamais lui opposer¹⁵. Quant à la disette,
Elle est l'œuvre des dieux¹⁶, non des patriciens, et
Le secours viendra de vos genoux (non de vos bras).
Hélas ! Le malheur vous entraîne
À des malheurs plus grands, et vous calomniez
Les timoniers de l'État, qui vous aiment comme des pères¹⁷,
Quand vous les maudissez comme des ennemis.

LE SECOND CITOYEN

Qui nous aiment ? Vraiment ! Ils ne nous ont jamais aimés.
Ils nous laissent mourir de faim quand leurs greniers
regorgent de blé ; font des édits contre l'usure pour soutenir
les usuriers¹⁸ ; abrogent chaque jour des lois salutaires
établies contre les riches, et chaque jour promulguent des
décrets plus durs pour enchaîner et opprimer les pauvres.
Si les guerres ne nous dévorent pas, ils s'en chargeront¹⁹ ;
et voilà tout l'amour qu'ils nous portent.

MÉNÉNIUS

Avouez
Votre prodigieuse malveillance
Ou laissez-vous accuser de sottise. Je vais vous raconter
Un joli conte ; il se peut que vous l'ayez déjà entendu,
Mais comme il sert mon propos, je me hasarderai
À le scruter un peu plus.

LE SECOND CITOYEN

Bon, je vous écouterai, monsieur ; mais ne comptez pas
escamoter²⁰ notre infortune avec un conte. Si cela vous fait
plaisir, allez-y, contez.

MÉNÉNIUS

Il advint une fois que tous les membres du corps

Acte I, scène 1 1049

Se rebellèrent contre le ventre ; et l'accusèrent ainsi²¹ :
Il était là comme un gouffre²²
Au milieu du corps, oisif et inactif,
Stockant les viandes comme un garde-manger, sans jamais
porter
Sa part du travail commun, tandis que les autres organes,
Occupés à voir, entendre, penser, commander, marcher,
sentir,
Par leur concours mutuel, subvenaient
Aux appétits et aux désirs communs
Du corps entier. Le ventre répondit...

LE SECOND CITOYEN

Eh bien, monsieur, quelle réponse fit le ventre ?

MÉNÉNIUS

Monsieur, je vais vous le dire. Avec une sorte de sourire,
Qui ne venait pas des poumons, mais un sourire comme
ça²³ —
Car, voyez-vous, si le ventre parle,
Je peux bien le faire sourire —, il répliqua avec hauteur !
Aux membres mécontents, aux organes mutinés
Qui jalousaient sa part ; exactement
Comme vous calomniez nos sénateurs,
Pour n'être pas comme vous.

LE SECOND CITOYEN

La réponse de votre ventre : eh bien ?

Si la tête couronnée : le roi, l'œil : vigile,
Le cœur : conseiller, le bras : notre soldat,
La jambe : notre coursier, la langue : notre trompette,
Et les autres pièces et menus auxiliaires
De notre machine²⁴, si tous...

MÉNÉNIUS

Eh bien quoi ?

Ma foi, ce gaillard parle ! Eh bien quoi ? Eh bien quoi ?

LE SECOND CITOYEN

Si tous étaient opprimés par le ventre cormoran²⁵,
Qui est l'égout du corps²⁶...

MÉNÉNIUS

Oui, eh bien quoi ?

V4

LE SECOND CITOYEN

Tous ces organes, s'ils se plaignaient,
Que pouvait répondre le ventre ?

V5

MÉNÉNIUS

Je vais vous le dire,
Si vous m'accordez un peu (mais vous n'en avez guère)
De patience, vous allez entendre la réponse du ventre.

V4

LE SECOND CITOYEN

Vous y mettez le temps.

V5

MÉNÉNIUS

Notez bien ceci, mon bon ami.

Votre ventre fort grave se montra pondéré
Au lieu de s'emporter comme ses détracteurs, et répondit
ceci :

« Il est vrai, mes amis, membres du même corps²⁷ (dit-il),
Que je reçois le premier toute la nourriture
Qui vous fait vivre, et c'est chose juste :
Car je suis l'entrepôt et le magasin
Du corps entier. Mais, si vous y songez,
Je renvoie tout par les rivières du sang
Jusqu'au palais du cœur, au trône du cerveau²⁸,
Et par les méandres et les resserres du corps humain,
Les muscles les plus forts, les plus petites veines
Reçoivent de moi leur part naturelle.
Qui les fait vivre. Et bien que tous à la fois...
Mes bons amis, c'est le ventre qui parle, remarquez bien... »

V6

LE SECOND CITOYEN

Oui, monsieur, oui, oui.

V5

MÉNÉNIUS

« Bien que tous à la fois vous ne puissiez
Voir ce que je distribue à chacun,
Je peux rendre mes comptes, et vous montrer que tous
Vous recevez de moi en retour la fleur de la farine
Et ne me laissez que le son. » Que dites-vous de cela ?

V6

LE SECOND CITOYEN

C'était une réponse. Quelle application en faites-vous ?

V5

MÉNÉNIUS

Les sénateurs de Rome sont ce bon ventre,
Et vous les membres mutinés. Examinez
Leurs délibérations et leurs soucis, assimilez correctement
Ce qui touche l'intérêt général, et vous verrez
Que tous les bienfaits publics que vous recueillez
Procèdent, ou viennent d'eux,
Et non de vous. Qu'en pensez-vous,
Vous, le gros orteil de cette assemblée ?

V7

LE SECOND CITOYEN

Moi, le gros orteil ? Pourquoi le gros orteil ?

V5

MÉNÉNIUS

Face qu'étant un des plus bas, des plus vils, des plus pauvres
De cette très sage rébellion, tu marches en tête :
Toi, le clabaud le plus acharné de la meute,
Tu cours devant dans l'espoir d'un profit.
Mais préparez vos durs gourdins et vos massues :
Rome et ses rats vont se livrer bataille,
L'un des deux doit périr²⁹.

Entre CAIUS MARTIUS,

Salut, noble Martius.

V7

MARTIUS

Merci³⁰. Qu'y a-t-il, vous, séditieuse racaille,
Qui, à gratter la pauvre gale de votre opinion,
Allez vous faire des croûtes³¹ ?

V8

LE SECOND CITOYEN

Nous avons toujours droit à un mot aimable.

V5

MARTIUS

Celui qui t'accordera un mot aimable
Est un exécrationnable flatteur. Que voulez-vous, roquets,
Qui n'aimez ni la paix ni la guerre ? L'une vous effraie,
L'autre vous rend orgueilleux³². Vous faire confiance,
C'est, au lieu de lions, vous découvrir des lièvres,
Au lieu de renards, des oies. [...]

V8

2. DEUXIÈME EXTRAIT

Acte I, scène 9

Alfidius :
Ce bras dont ta ligature
Tu ne m'échapperas pas.

Il se battent ; quelques Volques viennent au secours d'Alfidius. Martius se bat jusqu'à ce qu'il les ait chassés, hors d'haleine.

Notre zèle damné n'est pas courage, et vous m'avez couvert de honte
En me prêtant main-forte.

[Ils sortent.]

[SCÈNE IX]

Fanfare. Sonnerie d'alarme. On sonne la retraite. Entrent par une porte COMINIUS avec les Romains, par l'autre MARTIUS, le bras en écharpe.

COMINIUS

Si je devais te redire ton ouvrage de ce jour,
Tu ne croirais pas tes actes. Mais j'en ferai le récit
Là où les sénateurs mêleront sourires et larmes,
Où d'illustres patriciens, écoutant en haussant les épaules,
Finiront par t'admirer ; où les dames, saisies d'effroi,
Frisonnantes de joie, voudront entendre encore ; où les
sombres tribuns,
Qui, comme les fétides plébéiens, haïssent tes honneurs,
Diront à contrecœur : « Nous remercions les dieux
Que Rome ait un tel soldat. »
Tu es venu quand même à notre festin, pour toi simple
collation,
Toi qui avais déjà amplement dîné.

Entre TITUS [LARTIUS] avec son armée, revenant de poursuivre l'ennemi.

LARTIUS

Oh ! général,

Voici le coursier, nous ne sommes que le caparaçon ;
Si tu avais vu...

MARTIUS

De grâce, assez. Ma mère,
Qui a bien le droit d'exalter son sang,
Quand elle me loue, m'afflige. J'ai fait,

Acte I, scène IX 1103

Comme vous, ce que j'ai pu, inspiré,
Comme vous, par l'amour de mon pays.
Quiconque n'a fait que mettre en œuvre sa résolution
A surpassé mes actes.

COMINIUS

Vous ne serez pas
Le tombeau de vos mérites. Rome doit connaître
La valeur des siens : ce serait un recel
Pire qu'un vol, oui, une calomnie,
De cacher vos actes et de taire
Ce qui, exalté jusqu'aux cimes de l'éloge,
Paraîtrait même trop mesuré. Aussi je vous en supplie,
En témoignage de ce que vous êtes, non pour récompenser
Ce que vous avez fait, devant notre armée, écoutez-moi.

MARTIUS

J'ai sur le corps quelques blessures qui me cuisent
De s'entendre rappeler.

COMINIUS

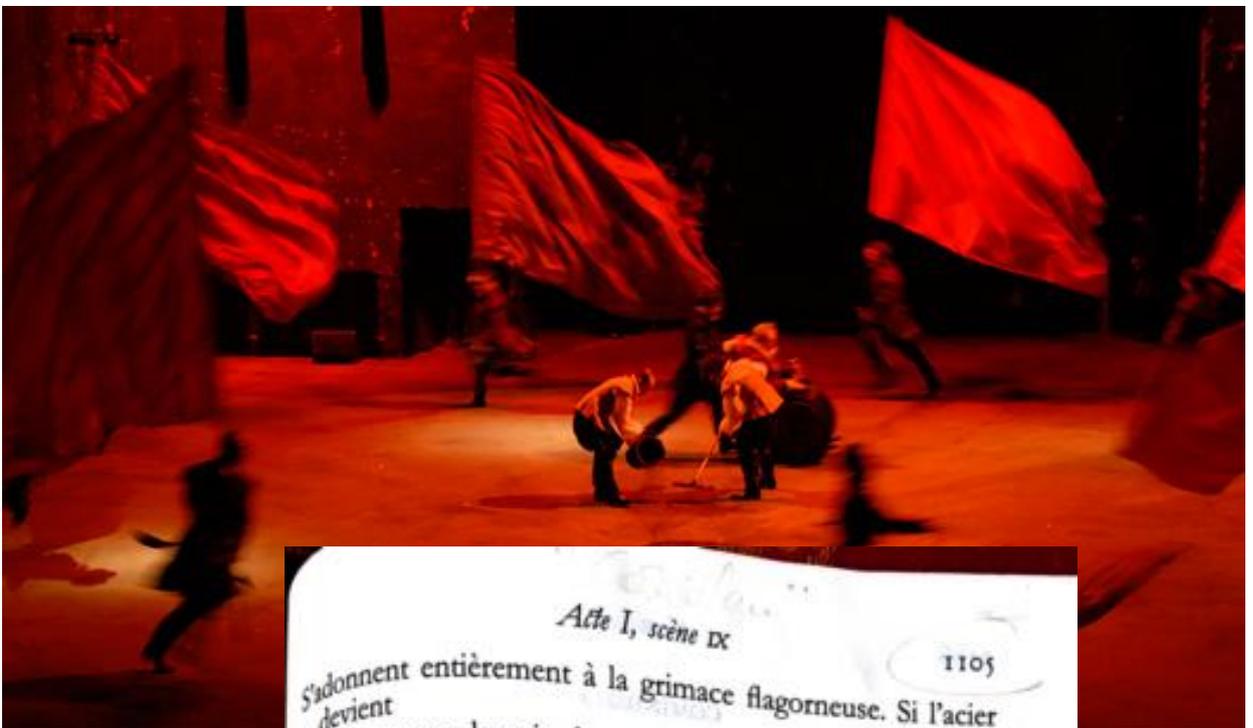
Si on omettait de le faire,
Elles pourraient bien s'envenimer contre l'ingratitude,
Et ne guérir qu'avec votre mort. De tous les chevaux,
Nombreux et superbes, que nous avons pris, de tous
Les trésors acquis sur le champ de bataille, et dans la cité,
Nous vous offrons le dixième^{es}, à prélever
Avant la distribution générale,
À votre guise.

MARTIUS

Je vous remercie, général ;
Mais je ne peux faire consentir mon cœur à recevoir
Ce pot-de-vin^{es} pour payer mon épée. Je le refuse,
Et m'en tiens à la part commune qui revient
À ceux qui ont combattu.

Longue fanfare. Tous crient : « Martius ! Martius ! », jettent en l'air leurs bonnets et leurs piques. Cominius et Lartius restent tête nue.

Puissent ces instruments, que vous profanez,
Ne plus jamais retentir. Si tambours et trompettes
Sur le champ de bataille se montrent des flatteurs, que les
Cours et les cités



Acte I, scène IX

1105

S'adonnent entièrement à la grimace flagorneuse. Si l'acier
devient
Souple comme la soie du parasite, qu'on fasse du parasite
Le fer de lance de la guerre⁸⁷ ! Assez, vous dis-je.
Pour n'avoir pas lavé mon nez qui saigne,
Ou pour avoir terrassé un pauvre hère, ce que bien d'autres
Ont fait sans qu'on le sache, vous m'acclamez
De vociférations hyperboliques,
Comme si j'aimais voir le peu que je suis engraisé de
louanges
Épicées de mensonges.

V3

COMINIUS

Vous êtes trop modeste :
Plus cruel pour votre renommée que reconnaissant
Envers nous, qui vous peignons au vrai. Avec votre per-
mission,
Si vous vous enflamez contre vous-même, nous vous
mettrons des menottes
(Comme à celui qui médite sa perte)
Pour raisonner sans danger avec vous. Par conséquent,
qu'il soit connu,
De nous, et du monde entier, que Caius Martius
Porte la palme de cette guerre, en témoignage de quoi,
Mon noble coursier, connu dans notre camp, je le lui donne,
Avec tous ses harnachements ; désormais,
Pour ce qu'il a fait devant Corioles, appelons-le,
Aux applaudissements et clameurs de l'armée,
Martius Caius Coriolan⁸⁸. Portez à jamais
Ce surnom noblement !

V6

*Fanfare. Sonnerie de trompettes et roulement de
tambours.*

TOUS

Martius Caius Coriolan !

V1

MARTIUS

Je vais aller me laver ;
Et quand mon visage sera propre, vous verrez
Si je rougis ou non : n'importe, je vous remercie.
Je veux chevaucher votre coursier, et en toute circonstance
Porter comme un cimier, du mieux que je pourrai,
Ce beau titre ajouté à mon blason.

V7

3. TROISIÈME EXTRAIT

Acte II, scène 3

MÉNÉNIUS :
 Il ne faut pas parler comme ça, il faut leur demander
 De songer à vous³⁸. V1

CORIOLAN
 Songer à moi ? La corde !
 Je voudrais qu'ils m'oublient, comme les vertus
 Que leur inculquent nos prêtres en pure perte. V2

MÉNÉNIUS
 Vous allez tout gâcher.
 Je vous laisse ; je vous en prie, parlez-leur, je vous en prie,
 D'une façon salubre³⁹. V1

Il sort.
Reignent trois CITOYENS.

CORIOLAN
 Dites-leur de se laver la figure,
 Et de se nettoyer les dents. Tiens, en voici une paire⁴⁰. V2
 Vous savez, monsieur, la raison de ma présence ici ?

LE TROISIÈME CITOYEN
 Oui, monsieur. Dites-nous ce qui vous y a conduit. V3

CORIOLAN
 Mon propre mérite. V2

LE DEUXIÈME CITOYEN
 Votre propre mérite. V4

CORIOLAN
 Oui, mais pas mon propre désir. V2

LE TROISIÈME CITOYEN
 Comment ça, pas votre propre désir ? V3

CORIOLAN
 Non, monsieur, mon désir n'a jamais été d'importuner les
 pauvres en leur demandant l'aumône. V2

LE TROISIÈME CITOYEN
 Vous devez bien penser que, si nous vous donnons
 quelque chose, c'est dans l'espoir d'autre chose en échange. V3

Acte II, scène III 1155

CORIOLAN
 Eh bien, s'il vous plaît, votre prix⁴¹ pour le consulat ? V2

LE PREMIER CITOYEN
 Le seul prix est de le demander gentiment. V5

CORIOLAN
 Gentiment, monsieur, je vous prie de me l'accorder : j'ai
 des blessures à vous montrer, mais en privé. Votre bonne
 voix, monsieur ; qu'en dites-vous ? V2

LE DEUXIÈME CITOYEN
 Vous l'aurez, cher monsieur. V4

CORIOLAN
 Adjugé, monsieur. Voilà déjà deux nobles voix mendrées ;
 j'ai reçu votre aumône, adieu. V2

LE TROISIÈME CITOYEN
 Voilà qui n'est pas banal. V3

LE DEUXIÈME CITOYEN
 Si c'était à refaire... Mais peu importe. V4

Ils sortent.
Reignent deux autres CITOYENS.

CORIOLAN
 De grâce, si le timbre de votre voix s'accorde à me nom-
 mer consul, voyez, je porte la robe d'usage. V2

LE QUATRIÈME CITOYEN
 Vous avez bien mérité et vous n'avez pas bien mérité de
 votre pays. V6

CORIOLAN
 Une énigme ? V2

LE QUATRIÈME CITOYEN
 Vous avez flagellé ses ennemis ; vous avez aussi fustigé
 ses amis. En vérité, vous n'avez jamais aimé le petit
 peuple. V6

CORIOLAN

Vous devriez me trouver d'autant plus vertueux de n'être pas petit dans mes affections. Je veux bien, monsieur, flatter les gens du peuple pour en être davantage estimé ; c'est un comportement qu'ils trouvent noble, et puisque dans leur grande sagesse ils préfèrent à mon cœur mes coups de chapeau, je vais pratiquer les courbettes insinuantes et les saluts bien imités. Je veux dire, monsieur, que je vais imiter les séductions des démagogues, et en donner à foison aux amateurs. Aussi je vous supplie de me nommer consul.

LE CINQUIÈME CITOYEN

Nous espérons trouver en vous un ami, aussi nous vous donnons nos voix de tout cœur.

LE QUATRIÈME CITOYEN

Vous avez reçu beaucoup de blessures pour votre pays.

CORIOLAN

Inutile alors de sceller votre savoir par une exhibition. J'attache beaucoup de prix à vos voix, et ne vous dérange pas plus longtemps.

TOUS LES DEUX

Les dieux vous donnent la joie, monsieur, de tout cœur.

[Ils sortent.]

CORIOLAN

Précieuses voix :
Mieux vaut mourir, mieux vaut crier famine,
Qu'implorer un salaire déjà mérité.
Pourquoi venir ici dans cette rude toge
Mendier de Paul, de Pierre ou de tout autre
Sa caution superflue ? La coutume m'y oblige.
Ce que coutume veut, doit-on toujours le faire ?
La poussière du temps pourrait s'amonceler
Et l'erreur montagnaise si haut s'accumuler
Que jamais ne pourrait poindre la vérité. Plutôt que de
jouer ainsi la comédie,
Que ces hautes fonctions et ces honneurs échoient
A qui les veut ainsi gagner. Je suis à mi-parcours,

J'ai subi la moitié, je peux bien faire l'autre.

Rentrent trois autres CITOYENS.

Voici venir d'autres voix.

Vos voix ! Pour vos voix j'ai combattu,
J'ai veillé pour vos voix, pour vos voix j'ai reçu
Deux bonnes douzaines de blessures. Vu et entendu
Dix-huit batailles ; pour vos voix, j'ai fait
Tellement de choses, plus ou moins bonnes.
Vos voix ! En vérité, je veux être consul.

LE SIXIÈME CITOYEN

Il s'est conduit noblement, un honnête homme ne peut pas lui refuser sa voix.

LE SEPTIÈME CITOYEN

Alors qu'il soit consul : les dieux lui donnent joie et fassent de lui un loyal ami du peuple !

TOUS

Amen, amen. Dieu te garde, noble consul !

CORIOLAN

Dignes voix !

[Sortent les Citoyens.]

Entre MÉNÉNIUS, avec BRÛTUS et SICINIUS.

MÉNÉNIUS

Vous avez respecté les délais, et les tribuns
Vous décernent la voix du peuple ; il vous reste,
Investi des insignes de la charge, à vous
Présenter devant le sénat.

CORIOLAN

Est-ce tout ?

SICINIUS

Vous vous êtes acquitté des usages requis :
Le peuple vous accepte, et se réunit
Tout de suite pour ratifier votre élection.

CORIOLAN

Où, au Sénat ?

4. QUATRIÈME EXTRAIT

Acte IV, scène 5

A Antium, cité volsque.
Acte IV, scène 5
1253
CORIOLAN, pauvrement éto, déjeuné
Merci, monsieur. Adieu.
Sort le Citoyen.
Ô monde instable et glissant ! Deux amis aujourd'hui jurés,
Dont la double poitrine semble abriter un seul cœur¹⁷,
Dont les heures, le lit, les repas et les travaux
Sont toujours partagés, qui sont, pour ainsi dire, deux
jumeaux d'amour
Inséparables ; et les voilà en moins d'une heure
Qui, pour une querelle d'un sou, se prennent
D'une âpre inimitié. De même deux ennemis furieux,
Dont le projet et la passion de se détruire l'un l'autre
Ont brisé le sommeil, un hasard,
Une vétille, une coquille d'œuf, et les voilà les meilleurs
amis du monde,
Ils marient leurs enfants. Ainsi de moi.
Mon pays natal, je le hais, et mon amour se porte
Sur cette ville ennemie. J'entrerai : s'il me tue,
Il ne fait que justice ; s'il me laisse libre,
Je servirai son pays.
Il sort.
[SCÈNE V]
La musique joue. Entre un SERVITEUR.
LE PREMIER SERVITEUR
Du vin, du vin ! Qu'est-ce que c'est que ce service ? Je
crois que ces gars-là sont endormis.
[Il sort.]
Entre un autre SERVITEUR.
LE DEUXIÈME SERVITEUR
Où est Cotus ? Mon maître le demande. Cotus !
Il sort.
Entre CORIOLAN.
CORIOLAN
Bonne maison. Le festin sent bon, mais je n'ai guère la
mine d'un convive.
[...]

3^e serviteur : - Où habites-tu ?
Coriolan : Sous Acte IV, scène 5 la voûte.
3^e serviteur : Sous la voûte ?
CORIOLAN
Où est-ce ?
LE TROISIÈME SERVITEUR
CORIOLAN
Dans la cité des milans et des corbeaux¹⁹.
LE TROISIÈME SERVITEUR
Dans la cité des milans et des corbeaux ? Quel âne ! Alors,
tu habites aussi avec les buses ?
CORIOLAN
Non, je ne suis pas au service de ton maître.
LE TROISIÈME SERVITEUR
Comment, monsieur ? Vous avez des rapports avec mon
maître ?
CORIOLAN
Eh oui, c'est un commerce plus honnête que d'avoir des
rapports avec ta maîtresse. Tu causes, tu causes. Retourne
à tes assiettes. Dehors !
Il le bat et le chasse.
Entre AUFIDIUS avec le SERVITEUR.
AUFIDIUS
Où est ce gaillard ?
LE DEUXIÈME SERVITEUR
Ici, monsieur, je l'aurais battu comme un chien si je n'avais
pas craint de déranger Vos Seigneuries.
AUFIDIUS
D'où viens-tu ? Que veux-tu ? Ton nom ? Pourquoi ne
parles-tu pas ? Parle, l'ami. Quel est ton nom²⁰ ?
CORIOLAN
Tullus, si tu ne me reconnais pas encore, si, me voyant, tu
te méprends sur l'homme que je suis, nécessité m'ordonne
de me nommer.

AUFIDIUS

Quel est ton nom ?

V5

[Sortent les Serviteurs.]

CORIOLAN

Un nom peu musical aux oreilles des Volsques
Et dissonant aux tiennes.

V6

AUFIDIUS

Tu as un air farouche, et ton visage
Porte l'autorité. Ta voilure est en loques,
Mais tu parais un noble vaisseau. Quel est ton nom ?

V5

CORIOLAN

Prépare ton front à s'assombrir. Tu ne me reconnais toujours pas ?

V6

AUFIDIUS

Je ne te reconnais pas. Ton nom ?

V5

CORIOLAN

Mon nom est Caius Martius, je vous ai fait
À toi en particulier, et à tous les Volsques,
Grand tort et grand mal. Comme en témoigne
Mon surnom, Coriolan. Le dur labeur,
Les dangers extrêmes, et la sueur de sang
Versée pour mon pays ingrat n'ont reçu pour récompense
Que ce surnom, mémoire
Et témoin éclatants de l'animosité et du ressentiment
Que tu dois me porter : seul ce nom me reste.
La cruauté et la haine du peuple,
Autorisées par la poltronnerie des nobles, qui
M'ont tous abandonné, ont dévoré le reste,
Et ils ont souffert que des voix d'esclaves
Me chassent de Rome sous les huées²¹. Aujourd'hui cette
extrémité
M'a conduit à ton foyer. Non dans l'espoir
(Ne t'y trompe pas) de sauver ma vie, car si
Je craignais la mort, de tous les hommes au monde,
C'est toi que j'aurais évité. C'est par rancœur,
Pour rendre tout leur dû à ceux qui m'ont banni,

V6

V7

Que je suis devant toi. Ainsi, si tu as en toi
Un cœur plein de vindicte, qui désire venger
Les torts particuliers que tu as subis et mettre un terme
aux mutilations
Infamantes infligées à ton pays, hâte-toi,
Utilise mon infortune à tes fins. Sers-toi d'elle
Pour que mon acte de vengeance te soit
Profitable. Car je veux combattre
Mon pays gangrené avec l'acharnement²²
De tous les démons de l'enfer. Mais s'il se trouve
Que tu n'oses pas, que de tenter encore la Fortune
Tu sois fatigué, en un mot, moi aussi
Je suis las de vivre, et je t'offre
Ma gorge, à toi et à ton ancienne rancune ;
À ne pas la trancher tu te montrerais sot,
Car je t'ai sans répit poursuivi de ma haine,
J'ai tiré des tonnes de sang du sein de ton pays
Et je ne peux plus vivre que pour ta honte²³
Si ce n'est pas pour te servir.

V7

AUFIDIUS

Ô Martius, Martius !

Chaque mot que tu as dit a extirpé de mon cœur
Une racine de mon ancienne haine. Si Jupiter
Du haut de son nuage proférait des paroles divines
Et disait : « C'est vrai », je ne le croirais pas plus
Que toi, très noble Martius. Laisse-moi enlacer
De mes bras ce corps contre lequel
Le frêne de ma lance cent fois s'est brisé,
Balafant la lune de ses éclats. J'étreins ici
L'enclume de mon épée, et défie ton amour
Avec autant d'ardeur et de noblesse
Qu'autrefois, dans mon ambition véhémence, j'ai lutté
Contre ta bravoure. Sache-le tout d'abord,
J'aimais la vierge que j'ai épousée ; jamais un homme
N'a soupiré d'un souffle plus sincère. Mais à te voir ici,
Noble créature²⁴, mon cœur grisé dans plus
Que la première fois où j'ai vu ma maîtresse épousée
Franchir mon seuil²⁵. Ô Mars, je te le dis,
Nous avons une armée sur pied, et j'avais le dessein
Une fois encore d'arracher ton bouclier à ta force,
Ou d'y perdre mon bras. Tu m'as battu
Douze fois, et depuis, chaque nuit,

V8

V9

Je rêve de rencontres entre toi et moi ;
 À terre nous roulons ensemble dans mon sommeil,
 Déboulant nos casques, empoignant nos gorges,
 Et je m'éveille à demi mort de ce combat avec le rien :
 Vaillant Martius,

N'aurions-nous contre Rome d'autre querelle
 Que ton bannissement, nous rassemblerions tous nos hommes
 De douze à soixante-dix ans, et, versant la guerre
 Dans les entrailles de l'ingrate Rome²⁶,
 Comme un flot impétueux nous l'engloutirions. Oh ! viens,
 entre,

Et serre la main de nos amis sénateurs,
 Qui ici même prennent congé de moi,
 Qui me prépare à marcher contre vos territoires,
 Si ce n'est contre Rome.

CORIOLAN

Dieux, vous me bénissez !

AUFIDIUS

Donc, gentilhomme accompli, si tu veux
 Conduire ta propre vengeance, prends
 La moitié de mon commandement et fixe,
 Au mieux de ton expérience, puisque tu connais
 La force et la faiblesse de ton pays, ta propre stratégie :
 Frapper aux portes de Rome,
 Ou faire de rudes incursions dans des territoires lointains
 Pour les effrayer avant de les détruire. Mais entre.
 Laisse-moi te présenter d'abord à ceux qui
 Diront oui à tes désirs. Mille fois bienvenu²⁷
 Et plus un ami que jamais un ennemi²⁸ ;
 Pourtant, Martius, tu le fus. Votre main. Soyez vraiment le
 bienvenu !

*Ils sortent.**Rentrent deux des SERVITEURS.*

LE PREMIER SERVITEUR

Quel étrange changement !

LE DEUXIÈME SERVITEUR

Par ma main, j'ai failli le rouer de coups de bâton, et pour-
 tant mon esprit me disait que ses vêtements donnaient une
 fausse idée de lui.



5. CINQUIÈME EXTRAIT

Acte V, scène 3

Acte V, scène III

1317

Tes pensées de noblesse, puisses-tu devenir
Invulnérable à la honte, et te dresser dans les guerres
Comme un grand fanal qui essuie toutes les bourrasques
Et sauve ceux qui t'aperçoivent³¹ !

VOLUMNIA

À genoux, garnement.

CORIOLAN

Mon beau petit garçon.

VOLUMNIA

Lui, votre femme, cette dame, et moi-même
Venons vous supplier.

CORIOLAN

Je vous en prie, taisez-vous.

Où, si vous demandez, rappelez-vous ceci :
Ce que j'ai fait serment de ne pas accorder
Ne doit pas vous apparaître comme un refus³². Ne me
demandez pas

De renvoyer mes soldats, ou de traiter
Avec les artisans de Rome. Ne me dites pas
Qu'en cela je suis dénaturé. Ne souhaitez pas
Apaiser mes rages et mes revanches
Par vos froides raisons.

VOLUMNIA

Oh ! assez, assez !

Vous avez dit que vous ne vouliez rien nous accorder.
Nous n'avons rien d'autre à demander que ce
Que vous refusez déjà. Pourtant nous le demanderons,
Et, si vous rejetez notre requête, que le blâme
En retombe sur votre dureté : aussi, écoutez-nous.

CORIOLAN

Aufidius, et vous, Volsques, prêtez l'oreille, car nous
Ne voulons rien écouter de Rome en privé. Votre requête ?

VOLUMNIA

Serions-nous silencieuses et muettes, nos habits
Et l'état de nos corps trahiraient la vie
Que nous avons menée depuis ton exil. Songe

Acte V, scène III

1319

Combien plus infortunées que toutes les femmes au monde
Nous sommes venues ici, puisque ta vue, qui devrait
Faire ruisseler nos yeux de joie, danser nos cœurs de sou-
lagement,

Nous contraint à pleurer, à frissonner de douleur et d'effroi,
Montrant à une mère, une femme, un enfant,
Un fils, un mari et un père qui déchire
Les entrailles de son pays³³ ; c'est à nous, malheureuses,
Que ton inimitié est le plus fatale. Tu nous empêches
De prier les dieux, réconfort de tous
Hormis de nous. Car comment pouvons-nous,
Hélas ! comment pouvons-nous prier pour notre pays
Comme c'est notre devoir ? Et prier pour ta victoire,
Comme c'est notre devoir ? Hélas ! il nous faut ou perdre
Notre pays, notre nourrice bien-aimée³⁴, ou perdre ta per-
sonne,

Notre réconfort dans ce pays. Il nous faut subir
Une calamité manifeste même si
Nos vœux sont exaucés, quel que soit le parti vainqueur.
Car ou bien

Tu seras comme un traître étranger promené
Dans les fers à travers nos rues, ou bien
Tu fouleras triomphalement les ruines de ton pays,
Et seras couronné pour avoir courageusement versé
Le sang de ta femme et de tes enfants. Pour moi, mon fils,
Je ne me propose pas d'attendre que la Fortune
Ait tranché dans ces guerres. Si je ne peux te persuader
De montrer une noble clémence envers les deux partis
Plutôt que de chercher à détruire l'un d'eux, sache-que-tu
ne marcheras

Pas à l'assaut de ton pays sans fouler tout d'abord
(Tu peux en être sûr) le ventre de ta mère
Qui t'a mis au monde.

VIRGILIA

Oui, et le mien,
Qui vous a donné ce garçon pour que votre nom
Survive au temps.

LE JEUNE GARÇON

Il ne marchera pas sur moi.
Je m'enfuirai et, quand je serai grand, je me battraï³⁵.

CORIOLAN

Qui ne veut s'attendrir comme une femme
Ne doit voir visage de femme ni d'enfant.
Je suis resté assis trop longtemps.

VOLUMNIA

Non, ne vous écarter pas de nous ainsi.
S'il était vrai que notre requête tendait
À sauver les Romains, et par là à détruire
Les Volsques que vous servez, vous pourriez nous condamner
Comme poison de votre honneur. Non, nous vous demandons
De les réconcilier. Que les Volsques
Puissent dire : « Nous avons montré cette clémence », et
les Romains : « Nous avons reçu cette grâce », pour que des deux côtés
chacun

T'acclame et s'écrie : « Sois béni
D'avoir fait cette paix ! » Tu le sais (noble fils),
L'issue de la guerre est incertaine ; mais une chose est
certaine :

Si tu es vainqueur de Rome, le bénéfice
Que tu moissonneras sera un nom
À jamais traqué par les malédictions ;
La chronique écrira : « Cet homme était noble.
Mais par sa dernière action, il a tout effacé,
A détruit son pays, et son nom restera
Abhorré dans les âges futurs. » Parle-moi, mon fils.
Tu as courtsé les traits les plus raffinés de l'honneur,
Cherché à imiter les pouvoirs des dieux,
Lacérant d'éclairs les vastes joues de l'air,
Mais ne chargeant ta foudre que d'un trait
Capable de fendre un chêne³⁶. Pourquoi ne parles-tu pas ?
Crois-tu qu'il est honorable pour un homme noble
De garder toujours la mémoire des torts qu'il a subis ? Ma
fille, parlez-lui.

Il n'a cure de vos larmes. Parle-lui, mon garçon,
Ta candeur d'enfant saura peut-être l'émouvoir
Plus que nos raisons. Aucun autre homme au monde
Ne doit plus à sa mère³⁷, mais il me laisse parler
Comme une malheureuse au pilori³⁸. Tu n'as jamais
Montré d'égards envers ta chère mère ;
Elle qui (pauvre poule), sans désir d'une autre couvée,

T'a de ses gloussements envoyé aux combats, puis ramené
sain et sauf,
Chargé d'honneurs³⁹. Dis que ma requête est injuste,
Et repousse-moi. Mais si elle ne l'est pas,
Tu manques à l'honneur, et les dieux te châtieront
De m'avoir refusé l'obéissance
Due à une mère. Il se détourne :
À genoux, mesdames. Humilions-le de nos genoux.
Le surnom de « Coriolan » lui inspire plus d'orgueil
Que nos prières de pitié. À genoux ! Achevons,
Pour la dernière fois. Ensuite, nous retournerons à Rome,
Et mourrons parmi nos voisins. Mais regardez :
Cet enfant, qui ne peut dire ce qu'il voudrait,
Mais qui s'agenouille et se joint à nous pour tendre les
mains,
A plus de force pour appuyer notre supplique
Que tu n'en as pour la refuser⁴⁰. Venez, partons.
Cet homme a pour mère une Volsque.
Sa femme est de Corioles, et son enfant
Lui ressemble par hasard : allez, congédie-nous.
Je ne soufflerai mot jusqu'à ce que Rome soit en flammes,
Et alors on m'entendra.

CORIOLAN lui prend la main en silence.

O mère, mère !

Qu'avez-vous fait ? Regardez, les cieux s'ouvrent.
Les dieux abaissent leur regard, et rient
De cette scène contre nature. Oh ! ma mère, ma mère. Oh !
Vous avez pour Rome remporté une heureuse victoire,
Mais pour votre fils, croyez-moi, oh ! croyez-moi,
Votre triomphe sur lui est dangereux,
Sinon mortel⁴¹. Mais adviennne que pourra.
Aufidius, même si je ne peux plus faire une guerre fidèle⁴²,
Je forgerai une paix équitable. Voyons, cher Aufidius,
Si vous étiez à ma place, auriez-vous moins écouté
Une mère, ou moins accordé, Aufidius ?

AUFIDIUS

J'ai été ému moi aussi.

CORIOLAN

J'oserais le jurer.
Et, monsieur, ce n'est pas chose aisée de faire couler

Extrait 7/7 : <https://youtu.be/hz5voX9OwZg>
jusqu'à la fin.

6'24 ... : la supplique de Volumnia (Nada Strancar).

MICRO-LECTURES DANS LE TEXTE ORIGINAL

III.iii.121-36

CORIOLANUS

You common cry of curs, whose breath I hate
As reek o' the rotten fens, whose loves I prize
As the dead carcasses of unburied men
That do corrupt my air: I banish you!
[...] Despising,
For you, the city, thus I turn my back:
There is a world elsewhere.

IV.vi.92-97

COMINIUS

If? He is their god. He leads them like a thing
Made by some other deity than nature,
That shapes man better, and they follow him,
Against us brats with no less confidence
Than boys pursuing summer butterflies,
Or butchers killing flies.

V.iii.183-89

CORIOLANUS

O mother, mother!
What have you done? Behold, the heavens do ope,
The gods look down, and this unnatural scene
They laugh at. O my mother, mother! O!
You have won a happy victory to Rome.
But, for your son, believe it, O, believe it,
Most dangerously you have with him prevail'd,
If not most mortal to him.

***Coriolan* dans la mise en scène de Christian Schiaretti
est visible sur youtube :**

Extrait 1/7 : https://youtu.be/UNct-1_nsjU

Du début jusqu'à la victoire de Coriolan.

Roland Bertin est Menenius Agrippa : 4'45 ...

Extrait 2/7 : <https://youtu.be/Lf-Ie-MywPo>

jusqu'à l'attribution à Martius du surnom de Coriolan

Extrait 3/7 : <https://youtu.be/Xb20pAFDo1o>

jusqu'au complot des tribuns

Extrait 4/7 : <https://youtu.be/C3f64LR5yo4>

jusqu'à la mise en cause de Coriolan

Extrait 5/7 : <https://youtu.be/uc1l0BsT5zQ>

Jusqu'à l'hospitalité d'Aufidius

Extrait 6/7 : <https://youtu.be/hz5voX9OwZg>

jusqu'à l'apprêt du siège de Rome

Extrait 7/7 : <https://youtu.be/hz5voX9OwZg>

jusqu'à la fin.

6'24 ... : la supplique de Volumnia (Nada Strancar).



POUR APPROFONDIR

Dominique GOY-BLANQUET

La solitude de Coriolan

La gloire des armes est tellement passée de mode qu'on ne sait comment interpréter *Coriolan*. Shakespeare y déplore-t-il la mort du héros ? fait-il l'apologie ou le réquisitoire du peuple, et par ce biais, de la démocratie ? Nous le suivons dans sa lecture de Plutarque, revu et commenté par le traducteur Thomas North, afin d'éclairer la mise en forme dramatique du premier affrontement entre classes de l'histoire romaine.

The glamour of war is so out of fashion that one hesitates between varying interpretations of Coriolanus. Should the play be read as a dirge for the hero, a plea for the scorned people, or an indictment of democracy ? Rereading Shakespeare's Plutarch, annotated by the translator Thomas North, should help us clarify the dramatic motifs of the civil clash depicted, the first class conflict in Roman history.

Article paru dans *Études anglaises*, tome 59, n°4 (2006), pp. 387-400.

Le hasard des programmations met Coriolan en vedette simultanément dans les concours¹ et au Globe Theatre. Sur scène cet été il ressemblait à une caricature de Cantona, un soudard mal assorti aux finesses de ses discours. Richard II, héros ambigu des précédentes épreuves, sollicitait les esprits critiques et les lectures divergentes. Cette fois c'est pire, on ne sait s'il faut admirer, plaindre ou honnir Coriolan. Notre point de vue a changé radicalement sur tout ce qui touche à l'art de la guerre, il nous est devenu difficile, voire impossible d'apprécier les exploits guerriers comme ils pouvaient l'être à la Renaissance. Difficile pour le critique ou l'acteur moderne de surmonter sa répugnance jusqu'à trouver une quelconque vertu positive aux fait d'armes. La tendance naturelle aujourd'hui, sensible dans les mises en scène récentes, est de mettre l'accent sur les ressorts psychologiques de l'action, mais comment concevoir un guerrier sinon en brute sanguinaire ? Comment traduire en termes actuels une matrone qui détaille avec ivresse les blessures de son fils, sinon en l'imaginant mère de terroriste ? Or c'est elle qui arrête la terreur, en le sacrifiant non à une vengeance mais à la paix civile.

L'analyse du héros éponyme dans l'édition Oxford, si brillante soit-elle, paraît singulièrement réductrice quand elle ramène le dénouement à « Martius' decision to put his family above all else » et sa bravoure à « this pattern of compulsive repetition », sa haine du peuple à de l'agoraphobie. Brian Parker déploie la psychologie au détriment du politique, qu'il traite rapidement dans une section distincte. Puisque le jeunisme est de mise, je recommande la lecture de deux jeunes anciens, Philip Brockbank et Richard

¹ Les citations de la pièce sont tirées de l'édition Oxford, concours obligeant, qui semble avoir été relue un peu vite : le fils d'Hector s'appelle Astyanax (4, 14), et l'ouvrage de James I *The Trew Law of Free Monarchies* (38), le théâtre de Sobel se situe à Gennevilliers (134). Ces erreurs peuvent en cacher d'autres, je n'ai pas fait de vérification systématique.

Marienstras. Leur érudition contrôlée par une remarquable sensibilité littéraire met à jour un réseau d'émotions où il est facile de s'égarer tant l'affectif et le personnel s'emparent du politique. Le cœur du drame, c'est Rome, divisée par un conflit social sans précédent ; l'enjeu principal, c'est la définition du corps de la Cité, des organes qui la composent. La fable de l'estomac et des membres solidaires est-elle une image adéquate de Rome, un horizon idéal, ou une honteuse manipulation ? Dans la pièce, elle réfléchit une réalité d'autant plus brutale que Shakespeare situe l'épisode lors d'une famine où les nantis ne partagent rien. Si la pièce est bien comme on le pense sa dernière tragédie, la fin du héros prend les couleurs inédites d'un adieu aux valeurs qu'il incarne. À la différence de *Lear*, par exemple, où elle n'a aucun trait consolant, sa chute apaise les tensions du corps social et porte la promesse d'un avenir plus serein. Les pièces suivantes insistent sur la réconciliation et la paix des familles.

Histoires de fondation

La mère/patrie, c'est le pays qu'on a derrière soi. Dans son plaidoyer pour Rome, Volumnia identifie le sol natal, la terre du pays, au corps maternel, en désignant le seuil inviolable que son fils devra fouler pour entrer. L'image nous renvoie à l'enlèvement des Sabines portées au sein du foyer dans les bras de leurs ravisseurs : même eux n'avaient osé offenser à ce point les dieux lares. Seuil que Virgilia refuse avec une calme ténacité de franchir vers l'extérieur avant le retour du guerrier, résistant mieux que lui à l'impérieux « She shall, she shall » de sa mère : « Indeed, no, by your patience. I'll not over the threshold till my lord return from the wars. »

Dans l'histoire légendaire de la cité, les jumeaux nourris au lait de louve s'affrontent dès qu'ils sont en âge de se battre, liés par une étreinte mortelle que le couple Martius/Aufidius rêve dès l'ouverture de renouer. La guerre civile est inscrite dans le récit des origines, sur la première pierre cimentée par le sang de Rémus. Une fondation si brutale que le poète Virgile a offert aux Romains et à Auguste, vainqueur ultime du conflit, un mythe de substitution plus souriant, *L'Énéide*, où Rome est l'heureuse issue d'un mariage. Cette fondation paisible, Plutarque l'évoque brièvement dans sa « Vie de Coriolan » lorsque le héros furieux assiège la ville-mère Lavinium où sont logés les temples et les images des dieux tutélaires. C'est alors que le peuple, pris par « une merveilleuse mutation de volonté² », demande qu'on abroge l'exil de Coriolan, mais l'offre de réconciliation échoue. Le héros appartient à l'autre tradition, la vocation guerrière de la cité, cernée de voisins hostiles qu'elle tient en respect par la force armée. Dans la pièce de Shakespeare, « he moves like an engine, and the ground shrinks before his treading », une machine de guerre que rien ne peut arrêter sur sa lancée, l'ouvrage d'un dieu barbare, « a thing / Made by some other deity than nature ».

De *Jules Cesar* à *Coriolan*, de Brutus à Caius Martius, l'archaïsme du héros tragique est de plus en plus marqué, son lien viscéral au passé, aux valeurs anciennes, de plus en plus destructeur, mais c'est un passé qu'on quitte à regret, avec la nostalgie poignante de sa noblesse gaspillée. Le héros est réactionnaire, on le soupçonne depuis les histoires anglaises. Talbot faisait pleurer les foules mais Joan la roturière le trouvait déjà un brin démodé. Richard III, rejeton monstrueux de l'idéal guerrier, confirme les menaces de l'individualisme héroïque pour le common weal. Shakespeare a-t-il cultivé cette intuition dans les *Vies parallèles* ? Chez Plutarque, le regret des héros républicains est sensible, même s'il juge inéluctable la

² Dans la traduction de Jacques Amyot (104), que North rend par « a marvelous sodain change of minde » (176), déplaçant l'accent du merveilleux.

marche vers le pouvoir impérial. La « Vie de Coriolan » appartient à un temps révolu, « that time, when the golden and unsoiled age remained yet whole in judgment at Rome », où la jeune République était encore vierge de toute corruption : « It was but of late time, and long after this, that buying and selling fell out in election of officers, and that the voyces of the electours were bought for money ». Les Vies de César, Brutus et Antoine mettront les points sur les i : les divisions internes appellent un dictateur éclairé, elles feront le lit d'Auguste. Avec Coriolan, nous sommes à l'aube de cette division, qui aboutit à l'évincer. Mais qu'on ne s'y trompe pas. L'affaire se termine mal pour ses assassins : les Volsques sont battus à plate couture par les Romains qui s'en tirent très bien malgré la perte de leur guerrier. Plutarque et le public élisabéthain le savent, cette crise ouvre une longue période de gloire pour Rome.

Shakespeare avait quinze ans en 1579 quand parurent les biographies de Plutarque, intitulées *Lives of the noble Grecians and Romanes*, traduites d'après la version française de l'helléniste Jacques Amyot. La manière dont il en use, comme toujours avec ses sources, offre de nombreux indices propres à éclairer le sens de la pièce. Le Plutarque qu'il a en main est déjà un tissu de contradictions. Thomas North suit honnêtement le texte français, à quelques mots près, mais ne partage pas toujours les vues de l'historien, et résume son sentiment dans des intertitres parfois en désaccord avec les faits. Dès le début le héros y figure sous son nom épique, « Coriolanus first going to the warres ». Le portrait de Plutarque nuance ses qualités par ses défauts, « chollicke and impatient », « churlishe, uncivill ». North n'insiste en marge que sur ses qualités, « Coriolanus wit », « Coriolanus noble endeavour to continue well deserving », intitule sa diatribe au sénat, « Coriolanus oration against the insolencie of the people », et la fable du ventre, « An excellent tale », montrant assez vers quel parti il incline. North est sans indulgence pour les désordres du peuple quel qu'en soit le motif. En cela il rejoint l'orthodoxie élisabéthaine, hostile par principe à toute rébellion, dans une Angleterre toujours hantée par les images de guerre civile. Les hordes de Jack Cade mettant Londres à feu et à sang dans *2 Henry VI* montraient Shakespeare peu suspect de sympathie pour la populace, conformément à l'opinion dominante. La foule romaine de *Jules César* qui tourne à tout vent et met en pièce un malheureux poète n'est pas moins abjecte. À première vue, elle garde ses penchants versatiles meurtriers dans *Coriolan*.

La pièce, composée sous Jacques I^{er}, coïncide avec des débats virulents sur la représentation démocratique, notamment lors d'une séance aux Communes en 1606 où le ministre Robert Cecil accusa un député d'agir en « tribun du peuple ». Shakespeare épouse-t-il le parti aristocratique que rejoignait implicitement North ? La réponse n'est pas simple. Les plébéiens se laissent manipuler par leurs sénateurs et tribuns cyniques, mais tous ne sont pas dupes des démagogues : « Faith, there hath been many great men that have flattered the people who ne'er loved them. » C'est à la plèbe que Shakespeare attribue les jugements nuancés de Plutarque sur le héros. « What he cannot help in his nature you account a vice in him » plaide le Second Citoyen, rappelant à ses amis révoltés « what services he has done for his country ». Leur haine n'est pas sans motif. Alors qu'ils demandent simplement « the superfluity » des réserves de blé pour soulager leur misère, Caius Martius leur retourne cruellement le mot en proposant de vidanger par la guerre « our musty superfluity », et dénonce les effets pervers de la démocratie. Leur accorder un quelconque pouvoir sur les affaires publiques est à ses yeux une hérésie, car on ne peut rien construire de solide sur leur instabilité :

Trust ye ?

With every minute you do change a mind,

And call him noble that was now your hate,

Him vile that was your garland. (1.1.178-81)

Académie populaire du théâtre et des arts du récit . RNA W751252848 . SIREN 901170209

CERCLES DE LECTURE – CYCLE SHAKESPEARE

Coriolan

Site dédié : <https://www.theatre-a-la-maison.com>

La guerre annoncée leur ouvre une issue : que les affamés le suivent pour piller les greniers des Volsques puisqu'ils font les braves. Leur conduite à Corioles confirme en partie ses soupçons. Ils battent en retraite à la première charge, laissent leur chef entrer seul dans la ville, le jugeant trop téméraire ! Une fois qu'il a ouvert seul la brèche, ils se ruent à sa suite pour piller au lieu de porter secours à leurs camarades. L'armée pas plus que la cité n'est un corps uni. La ville violée accouche d'un être métallique, rebaptisé dans le sang, seul auteur de lui-même.

i. Peuple citoyen

Parmi les éloges rendus au guerrier dans la pièce comme dans la source, on note sa parfaite probité, sa vaillance au service du pays, les soldats qu'il a sauvés au combat. Le consulat est une étape du *cursus honorum*, personne ne conteste qu'il le mérite. De devoir mendier cet honneur le révolte, il ne peut se plier à l'ordre maternel de feindre, « counterfeit », pour les mêmes raisons qui l'opposent à l'instauration du tribunat. L'obliger à cette hypocrisie dégradante, c'est lui extorquer une reconnaissance de fait des droits politiques du peuple. Ces vilains trop pleutres pour se battre au service de leur pays ne méritent pas le nom de citoyens.

Car le fond du problème c'est la plèbe, et sa place au sein de la cité. Longtemps avant l'argent, dont Plutarque rappelle plusieurs fois qu'il ne jouait pas encore un grand rôle à Rome, elle est le nerf de la guerre et il faut la ménager. Machiavel relisant les *Décades* de Tite-Live analyse bien le dilemme de la République romaine, que sa propre cité, Florence, n'a toujours pas résolu. Le régime républicain, où une communauté se gouverne elle-même, est à ses yeux le moins mauvais, mais sa fondation et sa survie sont fragiles. Pour lui comme pour Plutarque, les périodes de crise entraînent irrésistiblement au principat. Penseur politique le plus original de son époque, en attendant Shakespeare, il soutient que le pouvoir du peuple est indispensable à la préservation de la république, même s'il ne doit pas être dominant – Machiavel n'a rien d'un démocrate ! Au lieu de réprimer systématiquement toute menace d'agitation populaire, il faut tolérer un peu de désordre dans la cité, un inconvénient nécessaire car il est le meilleur garant des libertés. L'équilibre international selon Machiavel étant perpétuellement sous tension, la force d'un Etat c'est sa force de frappe, autrement dit le peuple, et la force du peuple, son seul moyen de pression, c'est qu'on a besoin de lui pour faire la guerre. Le réduire à l'obéissance c'est réduire sa combativité. Si on ne lui laisse pas d'exutoire, de moyens ordinaires pour exhaler ses humeurs, de juges devant qui accuser les grands, il usera de moyens extraordinaires, l'insurrection ou l'appel aux étrangers. Or, conclut Machiavel, même aux pires moments de discorde, jamais les citoyens romains n'eurent recours aux forces extérieures, parce qu'ils avaient le remède chez eux. A la question antique, est-ce la Fortune ou la *virtus* militaire qui fit la grandeur de Rome, à tous ceux qui soutiennent que Rome a survécu aux « tumultes » des luttes de classes grâce à la chance et à son armée, il répond que ces tumultes étaient son principal atout.

Plutarque n'avance pas si loin, ni si audacieusement, dans la réflexion, mais son récit est tout aussi loin de condamner le peuple comme un fauteur de troubles irrationnel. Le conflit commence bien avant l'affaire des grains, et le parti aristocratique y joue un assez vilain rôle. Le reproche fait au sénat de travailler pour les riches apparaît amplement justifié, face à une plèbe exploitée sans vergogne. La loi protège des usuriers qui dépouillent les plus pauvres, « notwithstanding all the woundes and cuttes they shewed, which they had receyved in many battells, fighting for defence of their countrie and common wealth... upon the promise the riche men had made them, that from thenceforth they would intreate them more gently ». Ces vétérans commencent à se mutiner, provoquant aussitôt un raid ennemi en territoire romain. Le lien avec le péril extérieur, toujours d'actualité en Angleterre, est souligné dès la deuxième scène, où la nouvelle de la mutinerie réjouit les sénateurs volsques. Le thème revient avec insistance à l'acte IV dans les propos de l'espion romain venu rapporter « strange things from Rome, all tending to the good of their adversaries. Have you an army ready, say you ? »

Académie populaire du théâtre et des arts du récit . RNA W751252848 . SIREN 901170209

CERCLES DE LECTURE – CYCLE SHAKESPEARE

Coriolan

Site dédié : <https://www.theatre-a-la-maison.com>

Chez Plutarque, le sénat romain conscient du péril est divisé quant aux remèdes : certains pensent qu'il faut céder un peu au peuple, et atténuer la rigueur de la loi, d'autres y sont opposés. Martius en tête soutient que « the lenitie that was favored, was a beginning of disobedience ». Selon lui aucun doute, « the prowde attempt of the commualtie, was to abolish lawe, and to bring all to confusion » – le leitmotiv des homélistes et chroniqueurs anglais face aux mouvements populaires. Le sénat partagé ne prenant aucune décision, les plébéiens quittent la cité et campent sur le Mont sacré, « offering no creature any hurt or violence, or makyng any shewe of actual rebellion », mais criant à qui veut l'entendre que les riches les ont chassés, que partout en Italie ils trouveront de l'air, de l'eau, et un lieu pour se faire enterrer. Shakespeare omet tout l'épisode, et cette phrase en particulier que Brecht réintroduira dans son adaptation.³ C'est alors que le sénat leur délègue Menenius, dont la harangue se conclut par la fable du ventre, et leur octroie l'élection chaque année de cinq tribuns. Sitôt la paix civile rétablie, « the cittie being growen againe to good quiet and unitie, » ils partent assiéger Corioles, « shewing that they had a good will to doe better then ever they dyd ». Promesse que ne tient pas tout à fait leur conduite au combat, où Martius fait l'essentiel du travail à lui seul. Pas plus que le sénat ne tiendra ses engagements quand survient la disette.

S'il suit de près le matériau de Plutarque, Shakespeare le transforme du tout au tout en modifiant la séquence des faits. Après la victoire de Corioles, et non avant comme dans la pièce, « the flatterers of the people beganne to sturre up sedition againe, without any new occasion, or just matter offered of complainte. » Sans cause juste de se plaindre, c'est à voir : « Sedition at Rome, by reason of famine », résume North. Pour Plutarque, la cherté du blé est une suite naturelle des discordes récentes, qui ont entravé les cultures et l'importation de céréales, mais les « flatteurs » en imputent la faute aux patriciens, accusés de vouloir se venger du peuple. Pour désengorger la ville de ses « excédents » et de ses humeurs malsaines, les consuls en désignent une partie – « prickt out », comme dans les proscriptions de *Jules César* – pour coloniser Vélitres, les autres pour guerroyer contre les Volsques, « hoping by the meanes of forreine warre, to pacifie their sedition at home. » Inutile de chercher plus loin les sources d'inspiration d'Henry IV. Plantation ou guerre extérieure, tous ces beaux projets sont farouchement combattus par Sicinius et Brutus, « deux populaires harangueurs » selon Amyot, convertis chez North en « two seditious Tribunes », mais les récalcitrants sont expédiés à Vélitres, et Coriolan emmène les autres piller le territoire des Antiates. C'est au retour de cette campagne fructueuse qu'il brigue le consulat.

Le récit continue, dosant les blâmes et les responsabilités de part et d'autre. Coriolan méprise le peuple pour sa couardise, mais ramène ses hommes sains et saufs et très enrichis du raid chez les Antiates, sans rien conserver du butin pour lui-même. Ceux qui ne l'ont pas suivi, « the hometarriers and housedoves that kept Rome still »⁴ sont jaloux des biens conquis et lui en veulent. Plutarque observe plusieurs fois que sa gloire, ses succès, font des envieux. Son crédit va croissant, au grand dam de ceux qui devinent en lui « a great hinderer of the people ». Quand il se présente aux suffrages, décision qu'il prend de son propre chef, et confirme en exhibant sans broncher ses blessures, les plébéiens conscients des services rendus au common wealth lui sont favorables. Pas un ne se sent autorisé à éconduire un homme si vaillant. Mais lorsque Coriolan se présente en grande pompe le jour de l'élection, soutenu par tout le sénat et la noblesse, leur bonne volonté se retourne en haine. Là encore, ils ont bien saisi le sens de sa démonstration arrogante, et craignent de lui confier la puissance souveraine, « being a man somewhat partiall toward the nobilitie, and of great credit and authoritie amongest the Patricians », pensant qu'il leur retirera toute liberté – argument que Shakespeare met dans la bouche des tribuns – chose probable, vu son attitude lors de la première crise. « Whereupon for these considerations, they refused Martius in the ende ». Volte-face

³ Brecht contracte les deux crises et les griefs du peuple, l'usure et la famine à l'acte I sc. 1.

⁴ Un enjolivement de North. Amyot cite simplement « les autres, qui étaient restés à Rome ».

réfléchi donc, mais qui provoque l'indignation de North : « See the fickle mindes of common people ». Furieux de sa défaite, Coriolan rentre chez lui « full fraughted with spite and malice against the people », suivi par un groupe de jeunes conservateurs au sang chaud qui attisent un peu plus sa colère.

Ici Plutarque le philosophe moraliste saisit le point faible de notre brave, pour qui l'emporter en toute circonstance est signe de grandeur d'âme et non de « fainte corage, which spitteth out anger from the most weake and passioned parte of the harte ». Juste après son échec, Coriolan s'oppose à toute distribution gratuite de blé qui ne ferait que nourrir leur désobéissance, riposte mesquine mais logique de l'orgueilleux malcontent au veto populaire, et demande qu'on leur retire le tribunat, ralliant à son opinion tous les jeunes gens et presque tous les riches. Les tribuns voyant qu'il gagne du terrain quittent le sénat, rameutent la foule, et exigent son arrestation. Shakespeare, sans entrer dans les causes ni les antécédents, ouvre la pièce par les échos vengeurs de cette diatribe, « Let us kill him, and we'll have corn at our own price » et place ici, en pleine disette, la fable racontée par un noble au ventre épanoui : « For, look you, I may make the belly smile / As well as speak ». Que les affamés se laissent convaincre démontre la force idéologique de l'image rassemblante, « my incorporate friends », et leur sagesse plus profonde que la rouerie de l'orateur.

Coriolan dit bien haut ce que l'ensemble de sa classe pense tout bas. Car au fond les patriciens partagent ses sentiments. Menenius qui situe la querelle entre « Rome and her rats », Cominius qui l'appelle « lord consul » sans attendre la ratification du titre par les plébéiens, les sénateurs, ne sont pas plus sensibles aux misères du peuple, seulement plus réalistes. Pour Volumnia, on n'est jamais trop noble, sauf quand nécessité oblige : Coriolan est « too absolute ». Ils l'invitent tous à cacher leur mépris commun sous la robe d'humilité, tentent de masquer leur différend de fond avec le peuple, qu'il expose sans ménagement :

It is a purposed thing, and grows by plot

To curb the will of the nobility.

Suffer't, and live with such as cannot rule

Nor ever will be ruled. (3.1.40-43)

Coriolan le bras armé de la cité se dresse contre les chantres de la plèbe qui soutiennent que « The people are the city. » Menenius en voulant plaider sa cause ne fait que souligner l'antinomie : « when he speaks not like a citizen, / You find him like a soldier. » L'éloge de sa prouesse épique inspire l'effroi. Son combat acharné au nom de l'ancienne *virtus* ne peut aboutir dans une société qui aspire à la paix. Rome se prépare au compromis. A tous les compromis.

Ici c'est à la société jacobéenne que la pièce tend un miroir. Jacques I^{er}, salué en son temps comme « le sot le plus sage de la chrétienté », n'a ni prestance ni prétention héroïque. Il ambitionne d'être le faiseur de paix de l'Europe, Rex Pacificus, projet louable qui n'excite pas l'admiration des foules et oppose les factions à la cour, comme jadis les Essex et autres faucons s'opposaient aux « hometarriers and housedoves » du parti Cecil. La vieille aristocratie juge humiliant le traité de paix signé avec l'Espagne. Les Raleigh et autres grands survivants d'Elisabeth voulaient se battre au lieu de négocier, tandis que les King's Men, la troupe de Shakespeare, participaient en figurants aux cérémonies de signature, comme un hommage des arts à la paix. Quels pouvaient être les sentiments de Shakespeare à cette occasion, on l'ignore. Après *Coriolan*, il se retire sans bruit du champ politique.

Académie populaire du théâtre et des arts du récit . RNA W751252848 . SIREN 901170209

CERCLES DE LECTURE – CYCLE SHAKESPEARE

Coriolan

Site dédié : <https://www.theatre-a-la-maison.com>

Seul de sa classe le dernier héros refuse d'accommoder sa conscience, en cela il force l'admiration, mais il fait de l'ombre au tableau séduisant que brossent les tribuns d'une Rome paisible et diligente, à peine moins utopique que la fable du ventre. D'être seul contre tous ne va pas l'arrêter, au contraire, mais l'exploit de Corioles n'a pas d'équivalent civil, il ne peut espérer venir à bout de « the beast with many heads », tous le lui soufflent avec plus ou moins de ménagement. Menenius et le Sénateur sont formels, il doit ravauder, « mend », la déchirure du tissu social, « Unless, by not so doing, our good city / Cleave in the midst, and perish. » En vain, car ni lui ni eux ne peuvent infléchir sa trajectoire tragique.

ii. La solitude du héros

Les tribuns de Shakespeare reprochent à Coriolan « his singularity », leur principal grief, dont ils feront l'instrument de sa chute. Plutarque note « how wilfulness is the thing of the world, which a governour of a common wealth for pleasing should shonne, being that which Plato called solitarines. »⁵ Concéder tout comme une faveur privée à sa mère était plutôt un déshonneur, il a agi sans écouter opposants ni amis. Alcibiade, héros de la « Vie » parallèle, est jugé moins sévèrement malgré ses grands crimes, car ses actes obéissaient à des envies ordinaires et ont eu des effets moins nuisibles. La conduite de Coriolan révèle une faille, son orgueil lui interdit toute marque d'attention à ceux qui pouvaient le promouvoir, mais son amour de la distinction le rend furieux d'être dédaigné : « For, to take a repulse and deniall of honour, so inwardly to the hart : commeth of no other cause, but that he did too earnestly desire it. » Shakespeare protège l'intégrité de son héros en attribuant ce désir et l'ambition du pouvoir à Volumnia. Plus politique que son fils, elle lui ordonne de composer, mais il ne peut lui obéir sans se dénaturer. Aussi est-ce un changement de nature qui s'opère à la fin et sacrifie l'ancienne *virtus* à la nécessité de vivre ensemble : « The gods look down, and this unnatural scene / They laugh at. » Ce sont les dieux cruels accusés par saint Augustin de se divertir au spectacle de nos folies. La scène shakespearienne leur montre une véritable métamorphose de l'homme armé, converti en humain.

À propos des dieux, Plutarque raconte avec ironie comment leurs statues peuvent se répandre en sueurs et pleurs que d'aucuns interprètent comme des signes du ciel. Dans la pièce, la résistance du héros se dissout en larmes devant sa mère agenouillée : « it is no little thing to make / Mine eyes to sweat compassion ». Ici, explique Parker, Coriolan « crumbles », mais le terme est doublement inapproprié, tout comme le mépris d'Aufidius pour le « boy of tears ». Cette liquéfaction annonce que la nature reprend ses droits, que les fluides naturels peuvent à nouveau circuler, comme la forêt en marche dans *Macbeth* ranime tout ce que la tyrannie avait figé et stérilisé. Le don fait à sa mère n'a rien d'une faveur privée. Volumnia qui lui a donné la vie la reprend pour sauver la ville à laquelle on l'identifie désormais : « Behold our patroness, the life of Rome! »

L'intervention la plus frappante de Shakespeare sur la source a trait au personnage de Volumnia. Une fois évoqué l'attachement qui l'unit à son fils – « the only thing that made him to love honour, was the joye he sawe his mother dyd take of him », elle disparaît du récit jusqu'à la scène finale. Plutarque ne lui prête aucun rôle actif, pas même l'initiative du plaidoyer pour Rome : c'est Valeria qui prie la mère et l'épouse du guerrier de venir avec les matrones romaines implorer sa pitié. Le long discours que prononce alors Volumnia inspire une partie, mais une partie seulement, de sa personnalité sur scène. Son emprise sur Martius est marquée dès les premières répliques, « he did it to please his mother », et bientôt confirmée par

⁵ Plutarque fait allusion à la quatrième lettre de Platon, adressée à Dion de Syracuse. Je dois cette information à Frédéric Picco, qui traduit ainsi la fin de la lettre, 321c : « c'est par la complaisance que l'action elle aussi est possible, tandis que l'arrogance est inséparable de la solitude ». North rend par *solitarines* le mot grec féminin *erèmia*, solitude profonde, désert.

elle-même : « To a cruel war I sent him, from whence he returned, his brows bound with oak. » Et s'il était mort à la tâche ? objecte l'épouse du héros. « Then his good report should have been my son ». Elle l'imagine haranguant ses troupes, « 'Come on you cowards, you were got in fear / Though you were born in Rome.' » La couardise s'engendre avant la naissance, dès la conception. Impossible de réduire cette icône à un modèle banal de mère abusive. Louve, mère, Rome, elle a nourri son fils de lait et de sang. Il est sa force et sa renommée.

Coriolan est fils unique, père d'un fils unique, contrairement aux sources. Shakespeare l'isole un peu plus en supprimant les amis qui l'accompagnent dans son raid chez les Antiates, ainsi que ses partisans réactionnaires, « all the lustiest young gentlemen, whose mindes were nobly bent, as those that came of noble race, and commonly used for to followe and honour him », et le fait entrer seul à Corioles, au lieu de « with very few men to help him ». La pièce décline le thème de la singularité sous tous ses angles. Le héros n'est pas seulement solitaire, et tout d'un bloc, il est unique, par opposition à la communauté, synonyme de commun vulgaire, cette multitude de *proletarii* capable de se reproduire à l'infini, « multiplying spawn ». Prolifération, vulgarisation qu'il interdit à ses propres exploits en refusant d'entendre « my nothings monstered. » Nous l'avons vu en acte à Corioles, où contrairement aux éloges de Menenius et Cominius, « his rare example » faisait peu d'émules.

Dans le portrait parallèle d'Alcibiade, on voit passer brièvement la figure de Timon, héros d'une autre pièce où le plus généreux devient le plus asocial de tous les personnages du canon, passant de la très haute vertu à la plus fracassante lorsqu'il découvre la bassesse ingrate de ses concitoyens. Coriolan a le même mépris pour les biens matériels, « The common muck of the world », et la valeur marchande des choses, la même intransigeance. Il refuse de payer le prix du consulat ou recevoir en don ce que son mérite, « mine own desert », a gagné seul. Quémander ces voix qui feraient de lui le salarié du peuple, « the hire /of their breath », lui répugne autant que leur puanteur, il ne s'est pas fait blesser pour eux : « better to starve, /Than crave the hire which first we do deserve. » Ils ne veulent pas être ingrats, proposent un échange modeste, un minimum de réciprocité : « You must think if we give you anything we hope to gain by you ». Sa radicalité, bien résumée par l'huissier – « he seeks their hate with greater devotion than they can render it him » – exclut tout commerce. Le prix symbolique demandé, « to ask it kindly », serait se reconnaître « of a kind ».

Le peuple offre sa gratitude, mais il exige d'être reconnu. En assumant leur devoir de reconnaissance, les citoyens se réapproprient l'image du corps collectif dont ils se veulent membres à part entière, et d'abord membres individualisés : « He's to make his requests by particulars, wherein every one of us has a single honour, in giving him our own voices with our own tongues ». Si la multitude se montrait ingrate, « we, being members, should bring ourselves to be monstrous members ». Sophistes chevronnés, les tribuns les absolvent par une distinction spé cieuse entre deux types d'obligation, « what you rather must do /Than what you should », et retournent habilement les charges d'ingratitude en faisant du héros la vipère « That would depopulate the city and / Be every man himself ». Ils suscitent une réaction émotive à l'unisson, fondent les apprentis citoyens en masse anonyme qui répète des slogans incantatoires ou hurle à la mort d'une seule voix, « All. Down with him! Down with him! ».

Le processus politique se dessine clairement dans le maillage du dialogue. Le mot « noble » est soumis à des tensions aussi fortes que le terme « honorable » dans *Jules César*, appliqué d'abord à Coriolan, aux onze fils virtuels que Volumnia sacrifie d'un coup pour son pays, et de manière plus ambiguë à l'exploit de l'enfant sur un inoffensif papillon. Les huissiers y mettent une note critique quand ils évoquent la « noble carelessness » du héros envers le peuple. Lequel peuple répond avec dignité en assumant ses devoirs : « if he tell us his noble deeds we must also tell him our noble acceptance of them. » Un citoyen saisit la nuance

avec tact, « You have deserved nobly of your country, and you have not deserved nobly », et le pas est franchi brutalement quand le peuple érige à sa place « our noble tribunes ». Prétension outrageante, vu le contexte, qui n'en marque pas moins une étape décisive, et une redéfinition en cours des hiérarchies. Le héros a cependant le dernier mot dans sa décoration funèbre au titre du souvenir, « a noble memory ».

iii. La cité nouvelle

Ce n'est pas seulement l'héroïsme à l'ancienne, ce sont les valeurs aristocratiques auxquelles Shakespeare donne congé, avec une pointe audible de regret. Accepter le vulgaire n'est pas une chose facile, North en témoigne, la pièce le dit à mi-voix, mais c'est devenu une nécessité vitale pour la cité. Le héros est hors du commun. Sa mère comme les autres, et comme Coriolan au fond, en recours ultime, accepte le sacrifice de son authentique noblesse. La ville à venir est à l'image de la vie, « of a mingled yarn, good and ill together ».

Shakespeare se garde de simplifier la tâche en idéalisant les plébéiens, au contraire il leur retire la plupart des excuses que fournissait la source, même dans la version courroucée de North. Les didascalies adoptent le point de vue des sénateurs, ou de North, désignant comme « *a rabble of Plebeians* » la foule accourue à l'appel des tribuns. La rencontre aboutit à un échange de coups entre partis, le premier de l'histoire romaine, où l'aristocratie défend l'ordre contre un peuple de mutins : « *In this mutiny, the Tribunes, the Aediles, and the People are beat in* ». La pièce efface leurs états de service antérieurs et les motifs raisonnables de leur colère. Seul Coriolan a des blessures à exhiber, des griefs fondés, et des doutes légitimes sur leur aptitude à se gouverner : un orateur habile comme Menenius peut les retourner à volonté, comme les hordes de *Henry VI*, *Sir Thomas More*, *Jules César*. La versatilité est bien leur trait marquant, beaucoup plus appuyé que dans la source, ainsi quand ils avouent eux-mêmes avoir librement agi « against our will », à l'insu de leur plein gré. Shakespeare donne même un tour de dérision supplémentaire à l'accueil des serviteurs d'Aufidius. Chez Plutarque, ils sont impressionnés dès qu'ils voient Coriolan par son air de majesté, et n'osent le questionner. Dans la pièce, malgré leur insolence initiale, tous prétendent avoir noté sur son visage un je ne sais quoi d'exceptionnel, sagaces après coup comme leurs cousins romains à la scène suivante : « When I said banish him, I said 'twas pity. »

Reste que pour la première fois, le peuple rassemblé manifeste un niveau de réflexion jamais atteint sur la scène shakespearienne. Le débat qu'ils amorcent les montre faisant l'apprentissage laborieux de la démocratie, « the greater part carries it », mais aussi de la responsabilité individuelle. Sans attendre l'intervention des tribuns, l'un au moins des citoyens commence à regretter son vote devant l'attitude de Coriolan. Comme ceux de *Jules César*, les tribuns rêvent d'abattre la figure altière du colosse, avouent crûment manipuler le peuple des humbles, « you were lessoned », « you were fore-advised », et comptent sur le désir commun de nivellement pour y parvenir, « at some time when his soaring insolence / Shall touch the people ». Ce faisant ils savent qu'ils libèrent leur mécontentement larvé : « this shall seem, as partly 'tis, their own, / Which we have goaded onward », copies encore faiblardes du capitaine aiguillonnant les plus timorés. Coriolan, qui exige la solidarité à la guerre et la refuse à la ville, ne l'obtient nulle part. La manœuvre de retournement des votes en remonterait à nos syndicalistes professionnels les mieux entraînés, mais il a fallu la complicité active du héros pour qu'elle réussisse.

Signalé dès les premières lignes comme « the chief enemy of the people », Coriolan entend « be their servant in my way », servir libre un pays qui est un idéal plus qu'un ensemble d'habitants, une idée, à peine moins abstraite que le pays ennemi qu'il traverse en faucheur de mort dans l'effrayante apologie de Cominius. La pièce l'absout de toute bassesse, efface ses incohérences, mais ne fait rien pour atténuer sa morgue haineuse. Les tribuns résolus à l'abattre n'ont aucun scrupule sur les moyens, car au-delà de leur position, c'est le tribunat même est en jeu. Coriolan veut bel et bien abolir cette conquête populaire comme

il voudrait abolir la plèbe, être Rome à lui seul et l'emporter à la semelle de ses souliers : « You common cry of curs... I banish you! »

Aufidius son frère ennemi fait avant lui ce pari intenable, et préfigure à traits grossiers le parcours que va suivre Coriolan. Alors que Plutarque cite pour la première fois son nom lors de la rencontre représentée à l'acte IV, sur scène le face-à-face est noué dès les premières répliques. Aufidius maudit les siens d'avoir lâchement livré Corioles, se retire à Antium, d'où il prend secrètement contact avec l'ennemi. La ressemblance s'arrête là, elle accentue ce qui les distingue comme souvent chez Shakespeare. Il préserve jusqu'au bout l'unité de Coriolan en supprimant les traits peu glorieux de son exil rapportés dans Plutarque, ses manœuvres pour aggraver la division de classes à Rome, le carnage de villes innocentes. Egoïste sans réelle noblesse, capable de duplicité, Aufidius voudrait se faire Romain après la prise de Corioles « for I cannot, /Being a Volsce, be that I am. » C'est d'abord sa rivalité personnelle avec Martius qui est en jeu, il jure de le battre par tous les moyens, « Or wrath or craft », et il lui survit par des moyens interdits au héros. La tragédie s'arrête avant la défaite finale des Volsques, nous conviant à faire le deuil du tragique dans un monde terni, diminué, où ceux qui restent sont moins beaux que les disparus. Le travail de l'artiste après *Coriolan* sera de redonner couleur et valeur à ce nouveau monde exsangue.

Dominique GOY-BLANQUET

Université de Picardie

OUVRAGES CITES

Brecht, Bertolt. *Coriolan* [1952], trad. Michel Habart, in *Théâtre complet*, L'Arche, Paris, 1979, vol. 7.

Brockbank, Philip, Preface, *Coriolanus*, The Arden Shakespeare. Londres : Methuen, 1976, pp. 1-89.

Machiavelli, Niccolo. *The Discourses*, trans. Leslie Walker, ed. Bernard Crick. Harmondsworth : Penguin, 1970.

Marienstras, Richard. « La dégradation des vertus héroïques dans *Othello* et dans *Coriolan* », *Etudes Anglaises* n° 17 n°4, 1964, pp. 372-89.

— « Autour de *Coriolan* », in *Le Poète dans la cité, de Platon à Shakespeare*, ed. D. Goy-Blanquet, in *'hui* n° 59, Bruxelles : Le Cri, 2003, 110-20.

— Notice et Notes de *Coriolan*, in Shakespeare, *Tragédies*, dir. J.-M. Deprats. Paris : La Péiade, II, 2002.

Parker, Robert B. *The Oxford Shakespeare Coriolanus*, ed. Oxford World Classics, 1994.

Picco, Frédéric. « Le recyclage de l'épopée dans *Philoctète* et *Iphigénie à Aulis* », in *Le Poète dans la cité, de Platon à Shakespeare*, ed. D. Goy-Blanquet, in *'hui* n° 59, Bruxelles : Le Cri, 2003, 15-29.

Plutarque. *Les Vies des hommes illustres* [1559], trad. Jacques Amyot, ed. Gérard Walter. Paris : Gallimard/La Pléiade, 1951, tome I.

The Lives of the noble Grecians and Romanes, compared together by... Plutarke of Chaeronea: translated out of Greeke into French by J. Amyot,... and out of French into English by T. North. Londres : T. Vautroullier and J. Wight, 1579.

Académie populaire du théâtre et des arts du récit . RNA W751252848 . SIREN 901170209

CERCLES DE LECTURE – CYCLE SHAKESPEARE

Coriolan

Site dédié : <https://www.theatre-a-la-maison.com>

« The Life of Caius Martius Coriolanus », *Plutarch's Lives of the Noble Grecians and Romans Englished by Sir Thomas North Anno 1579*, ed. George Wyndham. Londres : David Nutt, 1895, vol. II.

Shakespeare, William. *Coriolan* sont empruntées à l'édition Oxford, celles des autres pièces aux éditions Arden. *The Lives of the noble Grecians and Romanes, compared together by... Plutarke of Chæronea: translated out of Greeke into French by J. Amyot,... and out of French into Englishe by T. North*. Londres : T. Vautroullier and J. Wight, 1579.

